

II

LA DÉFENSE ÉPIQUE DE LIÈGE

« De ceux qui périrent aux Ther-
« mopyles, illustre est le sort et
« glorieux le destin. Pour eux point
« de tombeaux mais des autels,
« point de larmes mais des hymnes :
« point de lamentations mais des
« éloges : ni la rouille, ni le temps
« ne détruiront le monument de
« notre piété. »

SIMONIDE.

VII

UNE DOULOUREUSE DÉCISION

« Liège sait bien qu'elle ne peut périr ; chaque fois sa terre est plus fertile encore et, du fond de la terre, la Liège souterraine, ce noir volcan de vie et de richesse, a bientôt jeté par-dessus les ruines, une autre Liège non moins ardente. »

MICHELET.

L'ennemi a donc, pendant la nuit, été cloué sur place de l'amont à l'aval de Liège. Il a perdu sa superbe et lui qui, comme le maréchal de Villars, n'entend point « panader devant des murailles », il perd sang et souffle à une marche d'un fleuve dont il s'était imaginé franchir les ponts au son des fifres.

Cependant ce sourire de la fortune ne sera qu'éphémère.

Alors qu'au matin de ce jeudi 6 août, le général von Emmich, à la lecture des rapports de la nuit, balance et incline à penser qu'il faut surseoir aux opérations jusqu'à la prochaine arrivée de ses parcs de siège, des événements nouveaux mettent fin à ses perplexités. Entre la Meuse et Barchon, l'ennemi, qui s'est ressaisi et renforcé, a enfin raison

de notre résistance et gagne du terrain. Près de Fléron, le village de Rétinne nous est enlevé. Enfin, le général Ludendorf, dont l'audace est extrême, lance en avant les débris de sa 14^e brigade, — elle ne compte plus, au dire de la relation allemande, que 1.500 hommes, — et hâte l'arrivée de forces fraîches. Il est midi. Ludendorf atteint, sans rencontrer de sérieuse opposition, le glacis du fort de la Chartreuse et ses soldats commencent à s'infiltrer dans les faubourgs de la rive droite.

Du côté belge, malgré les succès de la nuit, la situation était envisagée sous de sombres couleurs. Toute la garnison mobile avait été engagée. Elle était décimée et épuisée à un point extrême. Aucun secours n'était à espérer. Le gros de l'armée ne marcherait pas au canon. La décision de le tenir en position de rassemblement sur la Gette était immuable. Par contre, l'ennemi ne devait cesser de recevoir du secours. La cavalerie allemande devenait de plus en plus nombreuse et entreprenante au nord de la place. La 3^e division courait le risque de s'y faire investir.

Retiré au fort de Loncin, tandis que le feu se rallume à l'est de la ville, le général Lemann doit donc se résoudre, la mort dans l'âme, à ordonner la retraite de la Meuse sur la Gette à la garnison mobile et aux troupes d'intervalles.

Désormais les forts resteront livrés à leurs seules ressources, et la situation va être à coup sûr paradoxale d'une ville sans remparts envahie par une armée ennemie, alors que chacun des douze forts,

formant couronne autour d'elle, subira un siège régulier.

Une fois prescrite, la retraite s'accomplit par échelons, en belle ordonnance et non sans morsures pour l'ennemi. Puis, nos colonnes traversèrent les ponts et la ville au milieu de l'angoisse attendrie des habitants.

A la vérité, il n'y eut point de poursuite sérieuse de la part des Allemands. Ils reprenaient haleine. Les deux brigades (38^e et 43^e) qui avaient été si maltraitées, la nuit, devant Bonnelles, poussèrent bien quelques éléments jusqu'à Ougrée, mais ils en furent chassés et, le soir du 6 août, il y eut même un recul général de ces troupes le long de l'Ourthe jusqu'à Esneux. Les autres brigades, sauf celle de Ludendorf, firent preuve de la même timidité.

Cependant le bombardement avait repris dans la matinée, mais bientôt il s'apaisa. Le général von Emmich envoya un parlementaire pour demander la reddition de la place. Vers 7 heures du soir, celui-ci s'en revint avec un refus. Aussitôt, les canons tonnèrent de nouveau et des incendies flambèrent dans la ville. Le général Ludendorf fit occuper le fort déclassé de la Chartreuse et, à 40 heures du soir, jeta une compagnie dans le faubourg vers les ponts de l'Ourthe et de la Meuse. Cette compagnie dut marcher à pas comptés car ce ne fut que vers 4 heures du matin qu'elle plaça ses sentinelles devant quatre des ponts de la ville. La relation allemande dit qu'il ne fut point tiré un coup de fusil. Cependant le général

von Emmich n'eut garde de pénétrer lui-même dans le faubourg et c'est à plus d'un kilomètre de la ville qu'il cantonna, cette nuit, avec son état-major.

L'ennemi se crut-il attiré dans un piège? Cela paraît vraisemblable car, le vendredi 7 août, le général von Emmich hésita encore à faire son entrée dans la ville. Au cours de la matinée, il se résolut enfin et, à la tête de quatre bataillons et de trois batteries, il franchit la Meuse et prit possession de la cité où son premier soin fut de faire arrêter le bourgmestre et saisir des otages.

D'incalculables richesses tombaient aux mains des Allemands. Assise au travail sur ses trois rivières, Liège était florissante. Elle possédait la Fonderie de canons, la Fabrique nationale d'armes de guerre de Herstal, toutes les ressources d'un des bassins industriels les plus actifs du monde. Qu'on y ajoute trois gares, six voies ferrées, dont les trois grandes lignes internationales de l'Allemagne du Nord qui se prolongent jusqu'à Dantzig, cinq ponts sur la Meuse. Il était, en effet, advenu que, sur les six ponts de la ville, le génie belge n'avait fait sauter que le pont des Arches¹. Même le pont du Val-Benoit, où passait le chemin de fer, avait été laissé intact. Nous ne nous chargerons pas d'expliquer le fait. Peut-être, d'ailleurs, l'explication ne relève-t-elle pas de l'art militaire. « Voir

1. L'explosion se produisit, le 6 août, à 11 heures et demie du matin.

de tels outils passer aux mains de l'ennemi ; c'était les perdre deux fois¹. »

Vaincu à Barchon et à Bonnelles, ayant perdu deux drapeaux et près de la moitié de l'effectif mis en ligne au début de l'action² là où les Belges n'avaient perdu que 6.000 hommes, le général von Emmich était néanmoins vainqueur par la force des circonstances. Il le fit annoncer avec un fol orgueil. « La forteresse de Liège est prise », dit, le 8 août, le communiqué allemand. A cette nouvelle, un long cri de joie insolente retentit en Allemagne. C'était anticiper de dix jours sur l'événement.

Dans le même temps, à l'ouest de Liège, la retraite de la 3^e division, couverte par nos intrépides cavaliers et carabiniers cyclistes, s'achevait sans être sérieusement inquiétée.

Une partie de notre cavalerie fut, un moment, en position critique. Liège était envahi par les Allemands ; un drapeau blanc claquait sur la citadelle. A cette heure suprême, le colonel d'un régiment de lanciers se trouvait presque seul avec l'officier porte-étendard sur le plateau ; à ses pieds s'ouvrait le panorama immense de la Meuse et de

1. *Mercur de France*, n° du 3 mai 1916. *L'Armée belge et la Neutralité de la Belgique*. L'auteur, M. Edouard de Keyzer, ajoute : « Dans l'avenir, nous assurerons à notre Meuse une défense si forte que jamais la belle cité des Princes-Evêques ne puisse être reprise. »

2. On a donné comme chiffre de perte des Allemands devant Liège celui de 42.712 hommes. (Cf. *La campagne de l'Armée belge*. Publication du journal *Le XX^e siècle*. Bloud et Gay, éditeurs, Paris.) Ce chiffre n'a rien qui doive surprendre puisque, de l'aveu de l'ennemi, la seule 14^e brigade, forte, le 4 août, de 8.000 hommes, était réduite, le 6 août, à 4.500 hommes.

la cité ardente. Les coups de feu se rapprochaient ; des colonnes de l'armée ennemie — longues chenilles grises — gravissaient les pentes. Il n'y avait pas un instant à perdre ; il fallait sauver l'étendard. Le colonel le prit à l'officier et, après en avoir baisé la soie, arracha celle-ci de la hampe et enleva le lion d'or. Il s'en alla ensuite sonner à une villa voisine, résidence d'un ancien officier général belge ; personne ne répondit à l'appel : le logis était vide. Un temps de galop et une porte hospitalière s'ouvrit où les reliques furent reçues, cachées et conservées. Le colonel rassembla sa petite troupe et, sabre à la main, à travers mille périls, rejoignit ses escadrons, les rallia et couvrit le repli¹.

1. Depuis, des mains pieuses qui avaient gardé l'étendard le restituèrent. Il fallut pour cela qu'une femme héroïque bravât la mort pour gagner la frontière. Aujourd'hui, la soie a été clouée à une hampe neuve, le lion se dresse rutilant, et l'étendard, remis solennellement au régiment, a repris sa place au milieu des escadrons.